

Au Puits de La Paracha

*Pensées recueillies
de Rabbi
Elimelech
Biderman Chlita*

Chémot



Parachat Chemot

La Emouna elle-même est un don du Ciel

Il arrive parfois qu'un homme se dise : « Que puis-je faire ? Je ne ressens pas la lumière de la Emouna et mon mauvais penchant trouble mon esprit de toutes sortes de doutes, de questions et de griefs sur la conduite d'Hachem, et m'empêche d'accepter tout ce qui m'advient dans la joie et avec amour. »

Le meilleur conseil à suivre est alors d'intensifier ses efforts dans la prière en demandant de parvenir à une Emouna pure car elle-même est un don du Ciel.

On trouve ainsi dans notre Paracha (4, 1-3) l'échange suivant entre Moché et Hachem : « *Il est certain qu'ils (les Bné Israël) ne me croiront pas (...) Hachem lui dit : qu'as-tu dans la main ? Il lui dit : un bâton (...) il le jeta au sol et il se transforma en serpent. Moché s'enfuit de devant lui.* » Le Panim Méïrot explique que l'argument de Moché était que les Bné Israël ne croiraient jamais qu'Hachem l'avait envoyé. Hachem lui répondit alors que la foi elle-même nécessite l'aide d'Hachem à l'instar de ce que dit la Guémara (Soucca 52:) : « Si ce n'était l'aide du Ciel, l'homme ne pourrait surmonter son Yetser Hara. » Hachem lui enseigna que c'est Lui-même qui éveille le cœur de l'homme à la Emouna et le lui prouva en lui ordonnant : « *Jette-le (le bâton) au sol et voici qu'il se transforma en serpent et Moché s'enfuit de devant lui* ». Cela

est a priori très étonnant : comment Moché, qualifié de "Ich Elokim" (homme de D.), s'effrayait-il d'un serpent au point de s'enfuir alors qu'il se tenait au même moment à proximité d'Hachem ? Pourtant le 'Hovot Halévavot (Chaar Aavat Hachem chap.6) rapporte l'histoire d'un homme pieux qui allait dormir dans la forêt sans pour autant craindre les bêtes sauvages et qui témoignait

sur lui-même "j'aurais honte de craindre qui que ce soit hormis Hachem !" Il faut donc en déduire que la Emouna elle-même est dans les mains d'Hachem et si telle est la volonté du Très-Haut, l'homme aura confiance en Lui. Dès lors, il est certain, montra Hachem à Moché, que les Bné Israël te croiront car c'est Moi qui sèmerai en eux les germes de la Emouna.

On raconte qu'une fois, au milieu de la nuit, le Baal Chem Tov ordonna que l'on attelle sa charrette et il sortit en toute hâte en direction d'un village afin de rendre visite à un de ses disciples. Lorsqu'il arriva, il dit à ce dernier : « Sache que même à propos de la Emouna, il est nécessaire de supplier Hachem afin de mériter d'y accéder véritablement », et il s'en retourna chez lui sur le champ. Son disciple raconta par la suite qu'il était précisément à ce moment-là en proie à des doutes dans sa Emouna au point que son âme fût littéralement en péril. Le Baal Chem Tov



le ressentit à distance et s'empressa de lui faire savoir qu'il lui incombait de prier afin d'acquérir une confiance intègre. Grâce à ses prières, le Saint-Béni-Soit-Il éclaira son cœur et il fut sauvé.

« Ils gémirent et crièrent » : lorsque le cri du cœur dépasse les mots de la bouche

« Les Bné Israël gémirent à cause de l'esclavage, ils crièrent et leur supplication monta vers D. du sein de l'esclavage. » (2, 23) Plus loin, il est écrit également : « A présent, la plainte des Bné Israël est venue jusqu'à Moi et J'ai vu la pression que leur font subir les Egyptiens. » (3, 9)

Le Isma'h Moché, au nom de son père Rabbi Yé'hriel Alexander, tire de ces versets une extraordinaire source d'encouragement pour chaque juif de cette génération : « Chacun sait à quel point il est emporté par le courant des épreuves et combien il est tourmenté par la pression continuelle des événements. En général, il ne parvient pas à cause de cela à rassembler ses pensées et à réfléchir aux mots qu'il prononce lorsqu'il prie. Dès lors, il en conclut que sa prière toute entière n'est que machinale et qu'il est très éloigné de son Père Céleste. Un juif doit absolument repousser de telles conclusions et ne pas se laisser aller au découragement en restant convaincu que "la plainte des Bné Israël est venue jusqu'à Moi". Le Saint-Béni-Soit-Il voit tout ce qui arrive à chaque homme, Il voit "la pression que leur font subir les Egyptiens" (chacun avec son "Egypte" personnelle, n.d.t) au point d'être dans l'incapacité momentanée de se concentrer dans sa prière. Dans une telle situation, seule la plainte du cœur (comme celle

que poussaient les Bné Israël en Egypte sans pouvoir exprimer la moindre parole) monte vers le Ciel et a une immense importance aux yeux d'Hachem.

« Cela constitue, conclut-il une source de réconfort pour chaque juif qui, sous le poids des fautes ou des épreuves, ne parvient pas à exprimer sa prière par des mots devant son Créateur. Et quand bien même il y parvenait, les pensées étrangères ne cesseraient de le tourmenter. Loin de lui de se décourager ! Il devra continuer à supplier Hachem de toutes ses forces. Ne laisserait-il échapper qu'un unique soupir du fond de son cœur, Hachem qui examine les pensées intimes de l'homme et voit l'état misérable dans lequel il se trouve et les tourments qui l'agitent, entendra sa plainte et le délivrera. »

Plus encore, le cri provenant du cœur se situe à un degré particulier. C'est ainsi, que le Méor Hachémech à propos du verset mentionné plus haut se demande pourquoi il est écrit : « Ils crièrent et leur plainte monta vers le Ciel » au lieu de « Ils prièrent ». La réponse qu'il apporte est la suivante : les Midrachim et le Zohar abondent

dans l'importance de la prière qui remplace aujourd'hui le Service du Temple d'autrefois. Cependant, dans certains cas, la prière ne parvient pas à monter à cause des accusations portées contre l'homme et qui constituent une muraille impénétrable, comme l'exprime le Prophète (Isaïe 59, 2) : « Car vos fautes vous séparent (de Moi). » Le Zohar dévoile qu'il existe un remède à



cela : crier du fond du cœur et de toutes ses forces sa plainte sans prononcer aucun mot, c'est ce qui est nommé "Zahaka" (cri) et "Chaava" (plainte). Les anges accusateurs ne reconnaissent pas ce cri. Seul Hachem l'entend lorsqu'il provient véritablement du fond du cœur et Il l'exauce. Il possède en cela une valeur supérieure à celle de prière exprimée par des mots car celle-ci étant comprise des anges, elle peut être "interprétée" par eux lorsqu'une accusation est portée contre l'homme. En revanche, Seul Hachem connaît le langage du cri sans parole puisqu'Il sait quelles sont les pensées et les aspirations de chacun (certes, explique le Méor Hachémech, la prière en général doit être exprimée par des mots, cependant, dans certaines circonstances, comme celles citées plus haut, l'expression du cœur est plus acceptée).

Rabbi Ichaïa Bardeki, un des fondateurs de la communauté des disciples du Gaon de Vilna à Jérusalem, embarqua pour Eretz Israël en compagnie de son fils et de sa fille encore jeunes enfants Or, non loin des côtes de la Terre Sainte, son navire fit naufrage. Les passagers se jetèrent dans les flots et tentèrent de rester en vie en nageant. Rabbi Ichaïa prit avec lui ses enfants et se déplaça ainsi à la surface des eaux. A un certain moment, il sentit que ses forces l'abandonnaient et il comprit rapidement qu'en continuant de la sorte, ils allaient tous se noyer. Réfléchissant à cet instant critique à ce que la Loi exigeait de lui et qui fallait-il sacrifier afin de sauver les autres, il conclut qu'il fallait abandonner

un des enfants conformément à la décision des législateurs. S'apprêtant à abandonner son enfant à son triste sort, il lui dit d'un cœur brisé lui dit: « D'après la Loi, je suis tenu de te laisser afin de tenter de sauver tout au moins deux âmes. » A ces mots, celui-ci se mit à crier : « Père, père, je n'ai que sur toi sur qui compter. Peux-tu m'abandonner et me précipiter dans les abîmes de la mer ? Aide-moi sans calculer ce que la stricte loi exige. » En l'entendant, le père trembla de tous ses membres et se mit à crier vers Hachem qu'Il les sauve de cette épreuve. A cet instant, il sentit qu'on lui insufflait de nouvelles forces et il continua ainsi à nager en tenant ses deux enfants jusqu'à la terre ferme, sauvant de la sorte leurs vies à tous trois.

Plusieurs années après, lorsqu'il fut sur le point de quitter ce monde, Rabbi Ichaïa appela son enfant et lui demanda : « Te souviens-tu du jour où, en arrivant sur les côtes de Jaffa, nous fîmes naufrage et seulement en criant Père, Père ne m'abandonne pas, tu as sauvé ta vie ? Sache que toutes les fois où tu sentiras que tu te débats dans le tumulte des vicissitudes de l'existence ou encore lorsque tu te sentiras cerné par les épreuves, tout espoir semblant perdu, crie alors vers ton Père Céleste " Père, Père ne m'abandonne pas", et si ce cri provient du tréfonds de ton cœur, tu seras délivré. Si moi-même, n'étant qu'un père de chair et de sang, t'ai saisi de toutes mes forces ne pouvant supporter de voir ta perte, combien plus notre Père Céleste, source de toute miséricorde te sauvera si tu l'invoques de toute ton âme. »



« Leur plainte monta au Ciel » : chacun a besoin de la force de la prière

« Les Bné Israël gémirent à cause de l'esclavage, ils crièrent et leur supplique monta vers D. du sein de l'esclavage »

Le Rambam et Rabbénou Bé'hayé expliquent que "bien que le moment de leur délivrance fût arrivé, ils ne furent néanmoins délivrés que lorsqu'ils crièrent vers Hachem, et seulement grâce à leurs gémissements et à leurs plaintes, D. se souvient de son alliance et les libéra". Ceci afin de nous enseigner qu'un juif ne doit pas ménager ses efforts afin de supplier son Créateur en demandant miséricorde à chaque occasion, grande ou petite, de l'existence. Car l'abondance prête à être déversée à son profit ne peut être libérée que grâce au mérite de ses prières.

On retrouve également cette idée sur le verset où Moché déclara à Hachem (4, 10) : « Je ne suis pas un homme apte à la parole (...) car j'ai la bouche et la langue lourdes. »

Cette réaction suscite l'étonnement : serait-il difficile pour Hachem d'accomplir un miracle en guérissant ce défaut de la parole, alors que toute la sortie d'Egypte est placée sous le signe des prodiges? Cependant, Hachem n'accomplit de miracle que si l'homme s'épanche en prières à cette fin. Il en est de même pour Moché qui ne fut pas guéri puisqu'il ne demanda pas à l'être (la raison en était qu'il ne pensait pas réellement être désigné par Hachem pour être envoyé à la rencontre de Pharaon). Mais il est certain, que s'il avait supplié

Hachem, Moché aurait été guéri. Chacun devra en tirer une leçon pour lui-même et apprécier à sa juste valeur la prière pour en tirer constamment le plus grand profit. Le Radak, à propos du Prophète Yona (2, 2), explique que celui-ci bénéficia de deux miracles : au lieu de se noyer dans les abîmes de la mer, il fut avalé par le poisson. En outre, alors qu'il croupissait dans le ventre du poisson, il ne céda pas au désespoir mais demeura avec les idées claires et continua à prier. Par ce mérite, il fut finalement délivré. Il en ressort que le deuxième miracle surpassa le premier.

Voici environ une vingtaine d'années, une des personnalités importantes de Jérusalem fut atteinte de la maladie. Son état empira jusqu'à ce qu'il se trouve au

seuil de la mort. Ses amis et ses proches organisèrent alors plusieurs rassemblements de prières et publièrent son nom afin que les différentes communautés en tous lieux prient pour lui. Miraculeusement, il guérit complètement. Il déclara par la suite que le plus grand miracle ne fut pas tant d'avoir été délivré du mal. Car, étant donné qu'on pria pour sa guérison, il est certain que les prières firent leur effet. Mais le plus grand miracle fut surtout que d'aussi nombreux juifs persistèrent dans leurs prières alors que son état était si désespéré.

« Il (Moché) vit leur souffrance » : réfléchir constamment aux besoins d'autrui afin de leur venir en aide dans l'épreuve

« Moché grandit, il sortit vers ses frères et vit leur souffrance. » (2, 11)



Et Rachi d'expliquer : « Il porta son regard et mit tout son cœur afin de ressentir leur peine. » On rapporte au nom du 'Hatam Sofer (recueil de son disciple 'Haver Ben 'Haïm) que l'on peut voir en cela ce qui distingue le bon côté du mauvais chez l'homme. Au sujet de Essav, il est écrit (Béréchit 25, 27-34) : « Les deux jeunes hommes (Yaakov et Essav) grandirent (...) Il (Essav) mangea, but, se leva et partit », Essav ne vit d'autre en face que lui-même, son repas, sa boisson. En revanche, au sujet de Moché, il est mentionné que sitôt qu'il grandit, il s'attacha sur le champ à ressentir la souffrance de ses frères. Dès le premier jour, il vit un Egyptien qui frappait un hébreu et ne put le supporter par amour pour son peuple. Le deuxième jour, il vit deux hébreux qui se battaient et ne parvint pas à comprendre comment il était possible qu'un homme d'Israël lève la main sur son prochain. Au sujet des filles de Ytro également, ne pouvant supporter le mauvais traitement que leur faisaient subir les bergers, il les sauva de leurs mains et puisa de l'eau à leur intention.

Rabbi Mordekhaï Winberger est le nom d'un juif de Montréal qui quitta ce monde il y a seulement quelques mois. Né dans l'Europe de l'avant-guerre, son nom d'origine était Grinfeld. Il le modifia en Winberger à cause de l'histoire qui suit : Rabbi Mordekhaï avait un ami d'enfance dénommé "Anguil". Tous deux séjournèrent ensemble juste après la guerre dans un camp de rescapés où ils cherchèrent à obtenir un visa d'entrée au Canada. Cette formalité dépendait alors

d'un examen médical destiné à vérifier si le postulant était en bonne santé, aucun pays n'acceptant à cette époque d'accueillir des personnes malades.

De fait, Rabbi Mordekhaï obtint ce visa tandis que son ami Anguil essuya un refus étant alors atteint du Typhus (à D. ne plaise).

Lorsqu'arriva le jour de l'embarquement, ce dernier vint dire au revoir à Rabbi Mordekhaï. Soudain, il éclata en sanglots : « Que vais-je devenir ? Je suis condamné à rester ici toute ma vie, car même lorsqu'avec l'aide d'Hachem, je guérirai, aucun pays n'acceptera de m'accueillir connaissant mon passé médical. Que vais-je devenir ? Ne pourrai-je jamais fonder moi aussi un foyer juif ? »

Rabbi Mordekhaï ne put contenir son émotion et, faisant appel à des forces surhumaines, il donna son visa à son ami en lui recommandant : « Ton nom ne sera plus désormais Anguil mais Grinfeld. Embarque vers de nouveaux horizons sous mon nom et sauve ainsi ta vie ! »

Lui-même se résigna de la sorte à demeurer au même endroit désert. Et ce fut seulement longtemps après qu'il obtint les certificats nécessaires à sa propre émigration au Canada sous le nom d'emprunt Winberger (d'une personne déjà décédée). Hachem le bénit alors tant dans le domaine spirituel que matériel et il réussit à allier réussite dans la Torah à la richesse financière. Plusieurs années après, il rendit visite à son Rav, Le Imré



'Haïm, à qui il demanda s'il devait reprendre son nom d'origine Grinfeld. « A chaque fois, lui répondit-il, que quelqu'un t'appelle par ton nom, Rabbi Mordekhaï Winberger, un immense tumulte retentit dans les Cieux où l'on s'exclame alors avec admiration 'jusqu'où un juif peut-il faire don de sa personne pour son prochain !' Et tu voudrais renoncer à un tel mérite ? »

Le likouté 'Haver Ben 'Haïm poursuit en écrivant : « Mon Maître (le 'Hatam Sofer, n.d.t) avait coutume de rapporter à ce sujet une allusion à partir du verset (34,1) : "Taille-toi de nouvelles Tables (...)" sur lequel la Guémara (Nédarim 38a) commente : "Taille-toi", Moché ne s'enrichit que grâce à la poussière provenant de la taille des Tables. Et le 'Hatam Sofer d'expliquer : "la condition préalable à l'acquisition de la Torah est d'acquérir avant tout de bons traits de caractère. Pourtant, le domaine des vertus n'est pas abordé dans les Tables de la Loi comme si elles en étaient "tombées". C'est ce qu'évoque la poussière qui tomba lorsque Moché les tailla, car il incombe en effet aux Bné Israël d'apprendre l'importance des vertus de Moché Rabbénou en personne. En prenant conscience que seulement grâce à ses bons traits de caractère, il mérita d'être celui qui reçut la Torah, ils comprendront dès lors la valeur de ces vertus : aimer le peuple d'Israël et supporter la souffrance de ses frères. Ce par quoi il eut le mérite de recevoir la Torah et d'atteindre les niveaux les plus élevés. »

Une fois, lorsqu'en s'appêtant à mettre ses Téfilines, il embrassa le Youd formé par le nœud de la lanière du bras, Rabbi Moché Mordekhaï de Lalov s'exclama : « Avant de mettre les Tefilines et de réfléchir à l'unicité d'Hachem dans le monde, nous embrassons le Youd (jeu de mot entre Youd et Yid, "un juif" en Yiddich) afin de montrer qu'au préalable, nous devons intensifier notre amour pour le peuple d'Israël et notre bienveillance envers chaque juif. »

Une fois qu'il marchait dans la rue en compagnie de son serviteur, le Damassek Eliezer passa à proximité d'un magasin de montres. L'ayant dépassé, il dit soudain à son serviteur : « Retournons sur nos pas et entrons dans cette boutique de montres. » Lorsqu'ils entrèrent, le Rav s'adressa au vendeur en disant : « Je dois acheter la meilleure montre de ton magasin afin de l'offrir comme présent à la Rabbanite. » Lorsque le vendeur lui proposa un éventail de sa marchandise, le Rav s'excusa : « Non, ce n'est pas ce type de montres que je désire, propose-moi autre chose de plus joli. » L'opération se répéta ainsi plusieurs fois et à chaque fois le Rabbi refusa en arguant : « La Rabbanite est une grande experte en montre, je dois absolument choisir ce qui existe de meilleur comme il se doit pour ce qui s'y connaissent. »

Finalement, il dit au vendeur : « Je t'en prie, fais venir ton épouse, peut-être qu'elle saura nous dire qu'elle montre pourra satisfaire la Rabbanite. » Celui-ci s'exécuta et une des montres que son épouse proposa trouva grâce aux yeux du



Rav qui emprunta la somme de son serviteur, paya et quitta les lieux. Ce dernier, ébahi, ne parvenait pas à saisir la raison du comportement aussi étrange de son Maître qui alla jusqu'à convoquer l'épouse du vendeur.

Ne pouvant se retenir, il lui exprima son étonnement : « Le Rabbi est Rav, comment a-t-il pu s'abaisser à ce point ? »

« Faire régner la paix entre un homme et sa femme surpasse toute autre considération lui répondit-il. Lorsque

nous sommes passés à proximité du magasin, j'ai entendu que le vendeur reprochait à sa femme son incompétence dans la vente des montres et qu'à cause d'elle, les clients évitaient d'acheter dans sa boutique. Je suis donc retourné sur le champ afin de lui montrer que je ne me fiais pas du tout à ses conseils, mais au contraire seulement à ceux de son épouse qui est la seule compétente en la matière. Grâce à cela, il est certain que la discorde disparaîtra et que la paix reviendra dans leur foyer. »

